

En soi pour toi

L'état du corps en mode écriture : il faut d'abord éprouver intensément le négatif et subir. Ce n'est pas une souffrance qui vient du seul corps, sauf si l'origine en est la faim, sauf si les tempes sont follement comprimées, sauf si le surplus de matière fait chavirer dans le mal et la culpabilité. On est écrasé dans la tête, cerveau et visage compressés, pliés sous un corps bétonné. Cette tête-ci n'est plus uniquement charnelle. Visage investi, hypophyse affolée, synapses dépolarisées. Le ventre est plombé. Un poids s'impose dont on ne perçoit plus l'origine.

Quand j'ouvre l'ordinateur la lumière attire cette pâte de souffrance sans goût ni saveur sur un carré blanc. Flasher l'obscur. Je n'ai plus vraiment faim, je peux être écœurée, ça consiste en un grand trou dans l'estomac, avec la certitude que j'ai été coulée de matière *armée*. Ne pas dormir, ne pas pouvoir dormir, ne plus pouvoir dormir. Je persiste et signe dans l'insomnie. Le tunnel est clôturé. Corps souffrant devient corps crispé, corps arrêté se détermine gratté, troué, abîmé. Issue : persévérer échapper exister excrimer écrire extraire. C'est encore et toujours la matière qui mécrit. Mes mains ne pensent pas, elles prennent les mots comme ils viennent, au terme des doigts blessés. Des termes très simples et connus s'imposent. Répétés, délavés, ils participent d'un vomissement fade. Je suis dépossédée par le vocabulaire lettré et la syntaxe complexe alors que je voudrais un corps-dictionnaire et savant.

La souffrance s'anesthésie peu à peu, progressivement recouverte par la concentration aimantée. Volonté de toucher. Creuser une scène ou un souvenir, une sensation ou une émotion, une pulsion ou une pression. Je suis captée par un mot prélevé dans un livre. Tout mon corps s'y enfonce, à commencer par les doigts. Je plonge dans la matière lettrée. Le ventre brûle autrement. La nuit dernière ce mot fut *kryptadia*, cette nuit ce sera *poliomyélite*. A chaque fois le plus beau des mots, le plus intense de tous. Je le choisis, il faut qu'il m'élise, puis je renonce à tous les lexiques. Le mot et la souffrance font écrire une vérité impraticable.

J'allume mon cinéma intérieur, oubliant que le temps est impossible à penser. L'intransigeance porte toutes les sensations et refuse les présences insensibles au présent. Je fais coïncider un sujet sans monde avec le monde en deçà du visible. La machine à voir se précise machine à transcrire cette fraction de signes dus à la chair. La porte s'ouvre. La mort entre au passé, je lui soumets tous les hasards interceptés. Je deviens Elle et peau d'enfant. Je me boucle dans la bouche de Freud : précisément dans sa gorge malade.

On m'introduit dans le film en noir et blanc qui monte les derniers jours du psychanalyste, les heures ultimes de Londres, les combats de l'Europe en furie. Freud va mourir, la ville est en flammes, les corps partent en fumée. J'enregistre. Les femmes sont encore vêtues de robes élégantes et d'escarpins. Il faudrait courir et se cacher. La peur surdétermine le mourir. Je suis dans la gorge en feu du malade. Il ne parle plus. Je me terre dans sa parole éteinte.

Quand les enfants sont partis, quand l'homme est absent, quand le silence ralentit les perceptions, l'Inconnu se glisse dans la pièce. Il attend l'éveil de sa proie. L'Europe connaît de nouveau le feu et l'eau. Des corps disparaissent dans les hôpitaux, les cercueils manquent. Les files d'attente portent des cadavres qui chauffent. L'Homme guette ma

gorge, il est celui dont je ne sais rien. C'est un gardien prédateur. Je ne comprends pas encore par où il entrera en moi, par quelles fentes, par quelles diagonales du corps et de l'esprit il mixera mes intimes convictions. Un somnifère pour l'oublier, ne plus le voir et repousser sa menace. Si j'ouvre les yeux sur le visible il devient arrogant. Je joue le sommeil. Ne peux plus écrire. Je rêve et mon oubli de lui devient dangereux.

C'est une première scène pour convoquer des restitutions mélancoliques. Terrain d'écriture. La même nuit des intrus marchent sur le toit et font trembler l'escalier ferreux. La structure de l'immeuble vacille légèrement. Il faut une encyclopédie sur la table de bois, une crème pour les mains, un verre d'eau, des dentelles éparses. J'éteins toutes les lumières. L'obscurité s'entête à dessiner la silhouette de l'Agresseur immobile. Sur la terrasse les fleurs respirent les cendres humides que le ciel découpe au vide.

Quelqu'un attend quelque chose de quelqu'un. Je suis fable inerte — est-ce que ça se raconte. Les mots reviennent et me contactent, imperturbables puis exigeants. Ils se présentent à une conscience malmenée. Entendent, sages et réguliers, déterminer la grande raison du corps.

Le silence et l'isolement configurent une plaque sensible sur laquelle glisse très lentement l'expression. Le visible déchire sans douleur. L'invisible se voile. Des couleurs percent à travers le lointain. Ma tête retourne l'espace, des figures apparaissent qui creusent le temps. J'ouvre mon sens, force le sens, l'excède. C'est fragile et faillible car je dispose de peu de mots et d'une grammaire arrêtée. J'essaie de voir le regard et d'éclairer l'oubli dans la mémoire. Doigts parlent pour moi et yeux relisent des constructions insensées. Je suis dans un espace triangle. Association, réflexion, contradiction. C'est pensif et ce n'est que du corps. Quelqu'un surgit devant moi. Ce n'est plus moi.

C'est le moment d'évoquer le grand Ange cruel. Non pas pourquoi, non pas pour qui. Comment. Descendre, tomber, laisser aller son dos au vide, fuir dans le temps, retomber dans une chambre. Se laisser aller à l'infinif. Renoncer aux genres et entrer dans le réel. Quitter la ponctuation, simplifier la syntaxe. Les notes, les expressions, les mots, les citations. Ouvrir le mot dans le mot. Tenir le corps au corps. Lévirer l'envers. Entendre l'affolement. Oser. Ne rien inventer. Croire en la fiction. Entre deux portes de chêne, contre les boîtes aux lettres, il n'y a jamais eu d'agression. Pourtant la douleur dans le dos plaqué et l'haleine du prédateur. La cour est verte au printemps, la sève monte au corps. Une maladie prépare la maigreur.

Un homme monte les escaliers. Une jeune fille fait n'importe quoi avec la nourriture et les livres. Over read, over eat, over kill. Ça donne le cinéma contre la musique, le beurre sur les gâteaux, sur la peau, sur celles des paupières qui s'obstinent à vouloir être embrassées.

Ensuite on ferme, on écrase les relectures possibles, on doute, on vit à côté, jamais on n'imprime. Les courses alimentaires, les médicaments, les rendez-vous, les démarches, le nettoyage du sol, le lessivage des murs. Partout ça colle et ça se répand. Une réalité sans réel coupe court à la fiction. Entre deux textes arroser les fleurs, ramasser les épines de pin sèches qui blessent les pieds nus. Chaque matin les œillets ont très soif. Leurs couleurs résistent. On peut oublier de prendre ses médicaments. On ne néglige ni les enfants, ni les pierres, ni les fourmis. La femme thé et l'homme café aiment l'alternance de l'ombre trop froide et des rayons trop chauds. Entre deux expositions sociales on ne respire plus. Entre deux enfants, entre deux hommes, entre deux parents, entre deux amis, on note les morsures et les éclats. La main écrit une parole qui s'ignore et blessera les relectures.

On peut répondre au comment si on a un titre. Si le pronom renversant devient seul prénom renversé. Ce qu'il faut de fruits et de sucres. Ce qu'il faut de sexe. Celui qu'on

redoute, celui qui écœure, celui qui confond les matières et les parfums, celui qui révèle combien ta main et ta langue sont douces. Âme rapace, corps tendu. On a été visité : homme, esprit, tyran, cauchemar. Le délié de l'Autre fait l'écrire. On est fatigué d'être le lecteur d'un livre sans histoire qui capte des personnages épuisés. Je passe une dernière fois par tous les pronoms avant d'étendre la transparence. Le lit est froissé. Entre les draps des poussières animales, des feuilles séchées, du tabac et des parfums orange. Je me couche enfin contre l'écriture électrique.

L'impudeur insiste. Elle vient du passé marquer le présent textuel. Je dois cacher mes seins dans mes mains, rouler mon ventre dans ma tête, perdre mes doigts dans mon corps. Les prénoms, enfin, me disent combien j'ai blessé l'écriture. Les actes n'ont pas de scrupule et les parents ne connaissent pas la culpabilité. Dans la vie nocturne le soleil meurt sous la lune et les syllabes se ruent les unes sur les autres. Très tard le soir ou très tôt le matin, lorsque la lumière est propice à l'éloignement de soi par soi, lire, relire, corriger, attendre l'indéfectible. L'Elle scarifie certaines lettres car les mots eux aussi vivent amputés d'une tendresse voyelle.